

## Sagesse de la psychanalyse

Le présent article porte sur Freud théoricien de la culture et auteur sapientiel. Il laisse de côté les écrits cliniques, sauf en ce qu'ils ont permis à leur auteur de dégager les grands concepts de la psychanalyse, à travers lesquels il a revisité la culture, l'anthropologie, la religion.

Freud n'a jamais été à son aise dans le champ étroit de la médecine classique, d'où son orientation vers la psychologie. De la même manière, la psychanalyse seule n'a jamais pu contenter sa curiosité scientifique, il lui fallait des horizons d'investigation plus vastes. S'efforçant de sortir sa discipline du cabinet médical, il a toujours ambitionné de la projeter dans la totalité du champ des sciences de l'homme. Cet élargissement du champ psychanalytique, certains l'ont baptisé : sociopsychanalyse. Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud, cherchant à annexer la sociologie, avait posé, par analogie à la psychanalyse, la question du destin de l'homme en société. « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale. » Rien d'étonnant dans ces conditions si pratiquement la moitié du corpus freudien traite de l'homme en tant qu'animal social et fait culturel.

Rationaliste, scientifique, juif athée, selon sa formule, Freud reste, à l'optimisme près, un homme et un auteur des Lumières. Il attend de la psychanalyse, en tant que « science » de l'inconscient, qu'elle organise, selon la raison, les inframondes et les intermondes du désir. *L'Interprétation des rêves*, le livre fondateur de la psychanalyse, le dit assez : articuler l'inarticulé, rationaliser l'irrationnel. Tel est d'ailleurs l'idéal analytique de la cure. L'homme étant l'espèce discourante, la psychanalyse requiert le langage, elle est *logos*, elle est intelligibilité, elle est verbalisation. Mais derrière le projet de médecine positive, la négativité freudienne perce et ne laisse subsister pour l'homme aucune possibilité d'amendement moral. Du fond du gouffre, les Lumières se sont assombries. L'homme des temps civilisés n'a pas surmonté l'agressivité du premier homme. En lui, persiste de l'archaïque.

Issue du projet humaniste des Lumières, la psychanalyse est donc la ruine de toute postulation humaniste. Philosophie du soupçon, selon l'expression de Ricoeur, que Freud hissera, dans une poussée d'orgueil inhabituelle chez lui, parmi les trois grandes blessures narcissiques infligées à l'humanité par Copernic, Darwin et lui-même. L'héliocentrisme ; l'évolutionnisme ; la psychanalyse. Le soleil ne tourne pas autour de la terre ; l'homme descend du singe ; le moi n'est pas maître chez lui. De « maître et possesseur de la nature », il plonge dans les nébulosités et les arcanes de l'inconscient.

Freud a arraché à l'homme ses masques, non pas les masques de la comédie classique, de la duplicité, de la satire sociale, mais la panoplie mystifiante de sa propre valeur. Il s'est attaqué au mensonge consubstantiel à l'espèce humaine, le mensonge vital – notre capacité à vivre dans l'illusion. « Les illusions se recommandent à nous par le fait qu'elles nous épargnent les sentiments de déplaisir. » C'est là la sagesse revigorante de la psychanalyse. Tout est à chercher dans l'homme, pas dans les astres. Le ciel étoilé n'est qu'une projection de notre sentiment d'abandon. Il n'y a que des pères habillés en dieux et des hommes laissés à l'abandon sur terre.

### ***L'inconscient, sujet de la psychanalyse***

On n'avait pas vu depuis Montaigne peut-être pareil personnage. De quoi est constitué l'humain ? Jusqu'à Freud, c'était un animal à deux pattes, deux bras, sans plumes, etc., doté d'une conscience. Freud a rajouté l'inconscient. Le monde fini commence, disait Valéry ; avec Freud, l'infini, le mauvais infini, recommence. Géologue des profondeurs, il a soulevé les couches de la conscience les unes après les autres jusqu'à faire apparaître le « noyau de nuit ». C'est le mythe de la caverne de Platon renversé. Il y avait jusque-là tout un monde inconnu, d'ombres, de ténèbres, de secrets, que Freud a fait parler – avouer.

Ce voyage au centre de la terre psychique, c'est le coup le plus dur porté contre les philosophies de la conscience. Le sujet émerge en quelque sorte de la nuit – l'inconscient. De là, la psychanalyse instruit le procès du sujet, lequel se trouve décentré, excentré, satellisé, même si à la fin, elle se hasarde à le réhabiliter. Lacan a eu raison de parler de « l'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance ». Où est le sujet en psychanalyse ? Y a-t-il seulement un sujet ?

Pour résoudre ce dilemme, ou bien la conscience ou bien l'inconscience, Paul Ricoeur a avancé dans son essai sur Freud le concept d'*archéologie du sujet*. Chez Freud, l'apparition du sujet est différée. Il n'y a pas de sujet *sui generis*, pas de conscience originaire. C'est une acquisition tardive, fruit du conflit entre l'inconscient (le « ça ») et la loi extérieure de la société, intériorisée par chacun d'entre nous (le « surmoi »). La conscience est donc, avant de s'éveiller à elle-même, dans une position d'extériorité ou du moins de retrait.

Comment alors la faire surgir ? Par quels moyens passer de la contrainte à la liberté, de l'hétéronomie à l'autonomie, de l'inconscient au conscient ? Car c'est bien la plénitude du moi qui, en dernier ressort, est visée. La psychanalyse est un immense effort d'objectivation de l'inconscient, qu'elle traduit et déleste par l'analyse et l'interprétation. Exploration des profondeurs, herméneutique de l'inconscient, elle est au sens littéral un devenir-conscient de l'inconscient – téléologiquement parlant, c'est-à-dire du point de vue des fins, une éclosion de la conscience. « Là où était le "ça", doit advenir le "je". » Que l'humain accède enfin à la conscience, certainement impossible, de lui-même. Telle est l'anthropogenèse freudienne.

### **Généalogie de la morale**

Il y a un préjugé tenace (et sans rapport avec elle) qui veut que la psychanalyse soit immorale, du moins amoral. Rien n'est évidemment plus faux. Certes, Freud a fait parler sans pudibonderie le grand refoulé des sociétés bourgeoises du XIX<sup>e</sup> siècle : le sexe, et a appelé à une sexualité enfin adulte. Pour autant, arracher les parties génitales à la censure honteuse qui les recouvrait jadis ne fait pas du père de la psychanalyse cet apôtre du pansexualisme auquel on le réduit encore trop souvent. Freud défendait la loi. S'il n'avait défendu que la loi, il n'aurait été qu'un conservateur de plus, et aurait à juste titre circonscrit la psychanalyse à la castration et milité pour une société répressive. Conservateur cependant, il l'était, en ce sens que ce qu'il découvrait, et il le savait mieux que personne, ne pouvait manquer de mettre en péril l'ordre social, auquel il était plus que tout autre attaché.

Il n'en reste pas moins vrai que le praticien a toujours exclu d'engager l'analyse sur le terrain de la morale. Les pulsions refoulées étant appelées à réapparaître, elle ne pouvait à ses yeux que coïncider avec une éclipse, jamais durable, de l'inconscient. En bon comptable de la vertu, Freud n'oubliait pas non plus que les actions morales ne sont concevables que dans la perspective d'une rétribution à laquelle les indexer, rétribution jusqu'à nouvel ordre inexistante. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de comportement moral désintéressé. « Tant que la vertu ne sera pas récompensée en cette vie, c'est en vain qu'on prêchera la morale », pouvait-il regretter.

Si la généalogie de la morale de Freud ne dit pas aussi explicitement son nom que celle de Nietzsche et avance sous le masque d'impartialité de la science, elle va néanmoins beaucoup plus loin. Écartant le ressentiment de l'Allemand, elle remonte à son principe d'origine – la culpabilité, source de toute culture. En ce sens, la psychanalyse a directement à voir avec l'éthique par le biais de la mauvaise conscience et parce qu'elle pose comme personne, en dehors de la théologie chrétienne, la question de la faute. Lacan a parlé de « l'attrait de la faute » et chez l'une et chez l'autre. « La psychanalyse, dit-il, semblerait n'avoir pour but que d'apaiser la culpabilité [...]. Il s'agirait d'un apprivoisement de la jouissance perverse. »

C'est à partir du refus d'envisager l'homme comme *animal rationale* que la psychanalyse réfléchit aux conditions de possibilité de l'éthique, *a priori* inconciliables avec la nature antisociale du désir. Monade désirante, l'homme désire pour lui seul, sans les autres, contre les autres. Dans ces conditions, le moi archaïque, le plus immédiatement pulsionnel, se montre asocial, illimité, egocosmique, dit Winnicott, sans possibilité d'échange. Rapidement, il se heurte au réel invalidant, sous la figure de l'Autre, défi à la toute-puissance infantile. C'est à lui (cet Autre, ce différent, ce dissemblable) qu'il revient de sortir l'enfant de son narcissisme primaire. Du monologue au dialogue, du « je » au « nous ». L'enfant s'engage alors dans l'expérience du langage et de la métaphorisation qui lui permet de substituer de nouveaux objets aux objets primordiaux perdus et au premier d'entre eux : la mère, interdit fondamental parce que désir fondamental. Il lui devient possible de quitter les logiques d'enfermement du désir et d'entrer dans des systèmes de conciliation. Tout est dialectique chez Freud. Il conflictualise sans relâche le rapport du désir et de la loi, du « ça » et du « surmoi ». De l'arbitrage naît comme une sorte d'*aggiornamento* ou de compromis psychique.

### **L'œil de Dieu**

Par les conduites morales, l'humanité a cherché à encadrer *son inhumanité naturelle*. La morale est le fait de culture par excellence. Dans la terminologie freudienne, la culture reprend l'opposition classique entre la nature et la culture. Comment en vient-on à considérer qu'il y a du bien et du mal, c'est-à-dire à poser la question morale ? Cela ne nous est pas donné *naturellement*. La plus grande angoisse de l'enfant provient de la menace du retrait d'amour. Son obéissance à ses parents le préserve de cette éventualité. C'est pour lui la première leçon de pédagogie par l'autorité. La reconnaissance du licite et de l'illicite en procède. Ce n'est que plus tard, avec l'intériorisation du « surmoi » normatif, autrement dit la conscience morale, cet œil intérieur (Freud parle de « l'instance

judiciaire de notre psychisme »), que le sentiment de culpabilité, sur lequel repose la civilisation, peut se développer. « Le surmoi tourmente le moi pécheur avec les mêmes sensations d'angoisse et guette les occasions de le faire punir par le monde extérieur. » *Le « surmoi » voit tout* : par son entremise, la société contrôle l'individu et lutte contre son désir d'entrée en jouissance immédiate des objets.

Si l'individu en groupe est amené à mettre des limites à ses pulsions, l'individu seul, lui, ne connaît pas ces limites. Son penchant à l'agression menace la cohésion de tout groupe, qui cherche à museler ses instincts par la coercition, l'inhibition et la sublimation. Ici, ce n'est pas tant le fait ou la réalité historique de la civilisation qui préoccupe Freud, mais la civilisation comme scène symbolique où se jouent la résorption des pulsions et leur déviation vers des formes inhibées de libido. Car Éros aspire à lier toujours plus les hommes entre eux dans des unités de taille croissante. Éros, c'est bien sûr le désir, mais c'est aussi le procès de civilisation, le lien libidinal comme lien social. L'énergie érotique est drainée vers d'autres voies que la sexualité : travail, amitié, ambition, rivalité...

Du coup, c'est la sexualité en tant que telle qui se trouve réprimée. Le danger vient alors de ce que de trop grandes revendications du « surmoi » peuvent faciliter le développement de névroses et d'un masochisme moral. Refoulant toujours plus, la culture s'expose au retour brutal du refoulé. Toute la question pour elle, c'est comment va-t-elle gérer le conflit entre d'une part ses exigences qui brident les demandes pulsionnelles et d'autre part les demandes en question. Chaque individu se trouve obligé de se régler entre ces deux exigences, de sorte que d'antithétiques, elles deviennent synthétiques. « Une bonne part de la lutte de l'humanité », constate *Malaise dans la culture*, « se concentre sur une seule tâche, trouver un équilibre approprié, c'est-à-dire porteur de bonheur, entre ces revendications individuelles et les revendications culturelles de la masse. »

### ***L'illusion de l'avenir***

Freud a cru un temps, le temps pour lui de rédiger *L'Avenir d'une illusion*, que l'on pourrait sortir de la superstition de la croyance. C'est chose impossible. Le pasteur Pfister, avec qui il échangeait une correspondance, ne s'est pas privé de le lui faire savoir en lui retournant « l'illusion de l'avenir ». Entre-temps, l'arrivée des nazis au Reichstag avait rappelé Freud aux vérités élémentaires de la psychanalyse : il n'y a pas de progrès moral chez l'homme. Mais par deux fois (à la veille de la Grande guerre et aux alentours des années trente), Freud a voulu croire que l'Europe avait surmonté son histoire au nom d'une communauté de culture, dont lui-même élève de Charcot à la Salpêtrière et de Bernheim à Nancy, témoignait de la grandeur.

Cela étant, Freud ne s'est jamais fourvoyé longtemps. Aucune chance pour que la science devienne cette voie royale dont surgirait la société idéale du futur. Non, aucune chance. Il conviendrait pour cela que l'homme naisse déjà formé et soit adulte de toute éternité. On se souvient que Freud s'est lancé dans la rédaction du *Malaise dans la culture* pour faire suite à une remarque de Romain Rolland sur le « sentiment océanique », l'élément religieux, cosmique, présent en chaque homme. Freud a reconnu ce sentiment, mais pour le rattacher tout de suite au narcissisme infantile illimité, qui se maintient de quelque façon chez l'adulte. C'est lui qui suscite la demande de protection du père (ou toute figure de l'autorité). C'est bien pourquoi, en l'état des choses, la religion ne peut que demeurer la trop fameuse « névrose infantile de l'humanité », immuable et sans espoir de réforme. L'humanité ne sortira pas de son état d'enfance. Pour affronter la mort, elle recourra toujours à la fiction de Dieu. « Les dieux [garderont] leur triple tâche à accomplir : exorciser les forces de la nature, nous réconcilier avec la cruauté du destin, telle qu'elle se manifeste en particulier dans la mort, et nous dédommager des souffrances et des privations que la vie en commun des civilisations impose à l'homme. »

Pour toutes ces raisons, le complexe d'Œdipe reste et restera indépassable. Peut-être appartient-il lui aussi à cette « part de l'invincible nature ». Car Œdipe déroule à son niveau la même scène que la fable religieuse, avec les mêmes personnages, la même angoisse d'abandon, le même providentialisme : l'enfant esseulé et le Père secourable.

### ***Théorie de la culture***

On l'a dit en commençant, Freud ne voulait pas faire de la psychanalyse une vision du monde, une entreprise spéculative, mais à partir d'*Au-delà du principe de plaisir*, c'est bien dans le sens d'une *Weltanschauung*, à certains égards grandiose, qu'il réoriente la psychanalyse. Les écrits non techniques, non analytiques, se font de plus en plus nombreux, de plus en plus insistants. Devant la vie et la mort cosmiques, le Freud goethéen, schopenhauerien, ressurgit, celui de la *Naturphilosophie*, qui s'élève contre les philosophies de la conscience et de la liberté et livre à l'homme moderne, en guise de viatique, sa théorie des pulsions.

Expression de la Fatalité, les pulsions sont certainement dans le détail de l'œuvre difficilement saisissables, Freud échouant à leur donner la forme définitive qu'elles réclamaient. Est-ce que ce sont des forces, des énergies, des instincts, des désirs ? le principe vital de tout organisme ? *le malaise de toute culture* ? Cependant, et c'est bien là l'important, à partir de 1920 et jusqu'à la fin, Freud généralisera la confrontation de ce qu'il désigne dorénavant sous le nom de pulsions de vie et de mort. « Le but de toute vie est la mort. » Indifférence, passivité, inertie, compulsion de répétition, masochisme, autant de préfigurations de ce menaçant instinct. Freud fait basculer la psychanalyse dans un autre ordre. Il parle comme Goethe de « puissances célestes » – Éros et Thanatos. Force létale, la réalité est placée sous le signe de l'inexorable : Anankè, maîtresse de Zeus, déesse du Destin et de la Nécessité qui commande à toutes choses. Freud rejoint ici l'esprit des tragiques grecs. On n'est pas loin de l'*amor fati* nietzschéen, l'amour du destin, sauf que Freud s'y résigne sans joie, alors que Nietzsche y cède avec volupté.

La pulsion de mort a fait beaucoup débat. Pour Lacan, la seule façon de la défendre, c'est de la poser comme une hypothèse créationniste – tel quel, un concept de Dieu. En dépit des apparences, Freud est assez loin des thèses évolutionnistes. Dans l'évolutionnisme, Dieu n'est jamais nommé, mais il est présent partout de façon diffuse. C'est seulement dans l'hypothèse d'une intention créatrice, qui pose nommément l'existence de Dieu, qu'on peut en envisager dans un second temps la mort. Pour qu'il y ait du *logos*, du signifiant, dit Lacan, en bon structuraliste, il est indispensable de formuler une mythologie créationniste, véritable création *ex nihilo* et instance de référence, et non pas une quelconque soupe biotique qui interdit toute représentation du destin de l'homme.

### ***Le péché originel sur le divan***

En génial producteur de mythes, Freud a cherché à créer un horizon de références symboliques qui ne vaudraient pas seulement pour la psychanalyse, mais pour l'*anthrôpos*. Il a dans cette perspective repensé l'histoire des religions à la lumière de la psychanalyse. « La conception mythologique du monde qui anime jusqu'aux religions les plus modernes », écrivait-il, « n'est autre chose qu'une psychologie projetée sur le monde extérieur. » D'où chez lui la volonté réitérée de *transposer la métaphysique en métapsychologie*.

*Totem et tabou*, l'un de ses livres les plus décriés, illustre de la manière la plus périlleuse (qui se trouve être la plus féconde) cette volonté. Notre façon académique d'envisager la préhistoire s'en trouve quelque peu secouée. *Totem et tabou* est la création d'un mythe anthropologique, qu'on doit lire comme un roman des origines, sur le mode d'institution et de fonctionnement de la culpabilité. Freud avance l'hypothèse, scabreuse au regard des théories de l'évolution, qu'au commencement de l'humanité, le père primordial, mâle tout-puissant, maître de la « horde primitive », exerçait sur les fils un pouvoir sans partage, qui se traduisait sexuellement par l'appropriation de toutes les femmes. Les fils étaient soit castrés (soumis), soit chassés (insoumis). Ne leur restait alors qu'à se liquer contre le père redoutable pour le mettre à mort. Le meurtre accompli, la seule manière pour les enfants de conjurer leur culpabilité a consisté à diviniser le père sous la forme d'un fétiche : l'animal totemique (en général l'animal craint), et d'instituer un jour de fête pour célébrer le meurtre en mangeant l'animal sacré. Freud date de ce sacrifice à la fois les débuts de la religion et de l'organisation sociale.

On devra attendre son dernier livre, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, pour le voir élargir la thèse de *Totem et tabou* au contexte de la naissance du monothéisme. La grande faiblesse de son Moïse est à nouveau son historicité douteuse, d'avance discréditée. Aucune trace archéologique probante ne permet en effet de faire de Moïse un Égyptien, proche du seul et unique pharaon monothéiste, Akhenaton, contraint de quitter la cour à la mort de celui-ci. Pareille hypothèse, qui aurait dû rester une base de travail, l'arrière-fond de l'histoire de la culpabilité qu'il nous racontait, a ruiné d'elle-même la portée symbolique de la thèse.

Or, on n'avait plus vu, et quelques théologiens ont bien voulu le relever, depuis saint Paul, une théorie du péché originel aussi audacieuse que celle-là. Dostoïevski dit : si Dieu n'existe pas, tout est permis. Freud ne dit pas autre chose, dans les termes cliniques qui sont les siens. Si le sentiment de la faute n'existe pas, tout est permis. Si jamais l'on vient à déculpabiliser l'accès à la jouissance, alors oui, tout sera permis. La culpabilité implique un renversement de perspective. On n'est plus seulement porteur de l'agression, on est porteur de la réparation. L'action coupable appelle une action en sens contraire, réparatrice, d'expiation, et pose, pour ne pas quitter le vocabulaire de la théologie chrétienne, la question de la « réversibilité des pulsions ». L'origine du sentiment de culpabilité, c'est la part du meurtre du père qui n'a pas été effacée. Écoutons Freud :

*Le sentiment de la culpabilité de ce temps [début du christianisme] ne se restreignait plus depuis longtemps au peuple juif ; il s'était emparé de tous les peuples de la Méditerranée comme un obscur malaise, comme un pressentiment de malheur, dont personne n'était capable de donner la*

*raison. Ce fut un homme juif, Saul de Tarse, qui se nommait Paul en tant que citoyen romain, dans l'esprit duquel la découverte se fraya un chemin pour la première fois : « Nous sommes si malheureux parce que nous avons tué Dieu le Père. » Il ne put appréhender cette part de vérité autrement que sous le déguisement illusoire de la Bonne Nouvelle. Péchés originels et rachat par le sacrifice d'une victime devinrent les deux maîtres piliers de la nouvelle religion fondée par Paul. Il convient de relever de quelle manière la nouvelle religion se comporta à l'égard de l'antique ambivalence inhérente au rapport avec le père. Son contenu principal était sans doute la réconciliation avec Dieu le Père, l'expiation du crime commis à son égard, mais l'autre versant de la relation affective apparut en ceci que le Fils, qui avait pris l'expiation sur lui, devint Dieu lui-même à côté du Père, et au fond à la place du Père.*

### **La fonction perdue du père**

On a souvent relevé chez Freud une « nostalgie du père ». C'est d'ailleurs l'un des leitmotivs de la psychanalyse contemporaine, le déclin de l'*imago* paternelle. Bizarrement, Freud a d'abord associé dans son *Léonard de Vinci* la grandeur humaine à la révolte contre le père. Il a ensuite complètement réexaminé le problème. On a pu le lui reprocher. On se trompait. C'est à un historien du droit, psychanalyste de surcroît, Pierre Legendre, qu'est revenu de mettre le plus distinctement en lumière les mécanismes d'institution du sujet, sans lesquels il n'y a pas d'humanité possible.

Aucune société ne peut aller en se désintégrant. Les sociétés intègrent par l'apprentissage de la loi commune, autrement dit par la mise en place de restrictions à notre désir. Cet apprentissage se fait par le père qui porte l'interdit et rend possible l'instauration des fils comme sujet. En tant que tiers opérant la différenciation, il introduit la limite et son corollaire, la limitation des désirs. En nous frustrant de la possession de l'objet maternel et de la relation narcissique, il interdit à la fois la fusion avec la mère (l'inceste) et la rivalité meurtrière avec lui (le parricide).

Or, et c'est tout le problème que soulève la faillite de la cellule familiale traditionnelle, pour que la structuration œdipienne reste fonctionnelle, il faut qu'il y ait encore des pères. Mais au lieu de les tuer symboliquement, comme dans le schéma freudien, on a fini par les tuer réellement. La menace de castration qui pesait sur les fils repose désormais sur eux. La version reichienne de la psychanalyse, aux antipodes de l'original viennois, s'est imposée : libération sexuelle, affirmation du désir, libération des possibilités créatrices de l'individu, société non répressive, anti-autoritarisme, etc. Freud nous avait pourtant mis en garde contre les mirages du désir affranchi du « surmoi ». Derrière la libération du désir, se profilait la libération des instincts et des égoïsmes.

À cet égard, un des bréviaires du meurtre du père, best-seller des années soixante-dix, devrait être de toute urgence relu. C'est *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari. Dans la schizophrénie deleuzienne, il n'y a plus de père. On l'a perdu. C'est contre lui et le modèle de société répressive qu'il incarnait que Deleuze et Guattari ont retranscrit leur ahurissant délire. On n'est désormais plus d'aucun père, on est de nulle part. Il n'y a plus de marqueur sexuel, plus d'inscription territoriale. Si l'on est encore anatomiquement un homme ou une femme, l'inconscient, lui, est transsexuel. Par son indéchiffrabilité même, *L'Anti-Œdipe* demeure l'un des plus grands livres jamais consacrés à l'esprit du capitalisme, un hommage beaucoup plus puissant que *La Richesse des nations*. Ici, c'est le capitalisme mondialisé, et non plus le paléo-capitalisme classique, qui est visé : le capitalisme déterritorialisé, désaffilié, nomade, à son stade terminal d'échanges schizophréniques.

Il y a de toute évidence une très grande complicité entre le sexe et le capitalisme. L'échangisme sexuel généralisé s'accorde parfaitement au libre-échange mondialisé. Le sexe est capitaliste, au sens où les libéraux et les libertariens entendent le capitalisme, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de légitimité autre que celle du marché, plus de loi autre que celle du désir. C'est Sade le grand précurseur de cette société libérée de son « surmoi » et réduite à ses pulsions. Christopher Lasch l'a dit : il est à l'utopie sexuelle ce que le capitalisme est à l'utopie politique, les hommes n'étant plus que des objets d'échange au même titre que les marchandises. Il était indispensable de trouver un dérivatif à notre néant – au sexe, en bon opium du consommateur, d'y parvenir.

### **Vie et mort de la psychanalyse**

Freud a cadastré et empaillé cliniquement un monde d'ores et déjà mort pour nous, un monde fossile, où le sexe était interdit, voué au refoulement, à la névrose, alors qu'aujourd'hui, notre société célèbre unanimement sa différence sexuelle. De ce point de vue, la psychanalyse a parfaitement réussi. Elle a grandement participé au mouvement d'émancipation des mœurs. Victime de son succès, elle s'est muée en espéranto psychologique, universellement admis et appauvri en proportion. Freud lui-même avait ouvert la voie, en manquant de la refermer aussitôt sur le monocausalisme sexuel initial et les obsessions de la société bourgeoise où ses découvertes avaient vu le jour, avec son cœur de

pharisiens habsbourgeois, hérauts par antiphrase du sexe, bégayant comme dans le *Tartuffe* : « Couvrez ce sein que je ne saurais voir ».

Amputée de sa dimension éthique, la psychanalyse est ainsi devenue la caution vaguement scientifique de la société de consommation transformée en immense *Eros center*. Il ne fait certes pas de doute que Freud a tenté de rabaisser les mécanismes de censure sexuelle des sociétés puritaines d'autrefois, créatrices de névroses. Mais pour autant, il n'a jamais poussé à la disparition des interdits à laquelle on assiste.

Le malaise dans la culture, diagnostiqué par lui en 1930, s'est donc aggravé. Le dispositif œdipien de limitation du désir a perdu de sa vigueur. On fait valoir désormais le droit de jouir sans limites, « sans entraves » disaient les situationnistes : autrement dit, que rien ne vienne entraver, en bon jargon lacanien, le « plus-de-jouir ». Ce qui rend la frustration proprement inacceptable. Le désir exigeant d'être assouvi immédiatement, il ne peut tolérer d'être seulement contrarié. Ici comme ailleurs, c'est l'attitude du consommateur qui prévaut.

Pour cette raison, on a voulu faire rendre l'âme à Freud, comme en un autre domaine à Durkheim, sous le prétexte que l'un et l'autre, pionniers des « sciences de l'homme », se sont beaucoup trompés. C'est à voir. D'abord, ils nous ont beaucoup appris. Ensuite, ils n'ont pas dit leur dernier mot, même si aujourd'hui le verdict épistémologique est sans appel : la psychanalyse n'est pas une science (*Psychanalyse, méthode scientifique et philosophie*, Ernest Nagel). Avec les nouvelles chimiothérapies du cerveau, qui ont, conformément au jugement d'Édouard Zarifan, *médicalisé l'existential*, la psychanalyse a été une nouvelle fois contrainte de battre en retraite. Comme logothérapie, comme thérapeutique de la parole, impuissante à lutter contre le rendement des antidépresseurs, elle s'est vue sommée, en bonne logique capitaliste, de rendre des comptes au Prozac et aux grands laboratoires pharmaceutiques qui soignent, eux, très efficacement (par suppression de la conscience de soi et liquidation de la vie intérieure) ce qu'Alain Ehrenberg, le grand spécialiste français de la dépression, appelle *la fatigue d'être soi*.

### ***Nécrologie freudienne***

Il est très rare et à vrai dire unique qu'une création d'une aussi grande ampleur, révolutionnaire sur bien des plans, ait pu être conduite d'un bout à l'autre avec une si nette et si parfaite probité. À aucun moment, Freud n'a cherché à donner le change. Il a mené sa recherche en savant accompli, avec intrépidité, sans relâchement, sans idée préconçue, confessant quand elles l'exigeaient ses hésitations, ne cachant pas ce que certaines de ses hypothèses pouvaient avoir d'hasardeux, de dérangeant, de dangereux. Il s'est beaucoup trompé, nous a beaucoup trompés, mais il n'est plus permis de parler de l'homme sans prendre en considération ses prodigieuses percées. En aventurier de la connaissance, il a topographié la psyché humaine et déployé pour la première fois la carte des mondes intérieurs. Si la psychanalyse est bien l'art de l'interprétation que Freud aspirait à voir se développer, il en restera le maître insurpassable, génial enquêteur, Sherlock Holmes des profondeurs. Quel que soit son avenir, la psychanalyse demeurera comme l'une des grandes écoles philosophiques du XX<sup>e</sup> siècle. Il y avait d'ailleurs quelque chose de l'Académie et du Gymnase dans les écoles freudienne et lacanienne. Freud est ainsi né une première fois en Grèce il y a deux mille cinq cents ans. Indépendamment de la maïeutique, de la méthode analytique, Freud parachève Socrate en ce sens que Socrate, sous les auspices delphiques, est le premier à avoir posé la question de la connaissance de soi. Connais-toi toi-même, dit à son tour Freud, tout en sachant socratiquement qu'on ne se connaîtra jamais tout à fait. À la question, quel est le plus sage d'entre nous ? L'oracle répondrait aujourd'hui : le Viennois, tant il est vrai que la psychanalyse s'apparente à une sagesse informelle, sans aucune espèce d'espérance ni quelque autre illusion sur la condition humaine. C'est à ce titre notre dernière *sophia* – sagesse sans consolation, pessimisme sans désespoir, doctrine humaine, rien qu'incorrigiblement humaine, qui doit être rattachée aux antiques grandes écoles sapientielles, et qui vient poursuivre, en l'ayant préalablement désenchantée et délivrée de ses songes, la grande aventure de la pensée en Europe.

**François BOUSQUET**

**François Bousquet est notamment l'auteur de *Jean-Edern Hallier ou le narcissique parfait*, Albin Michel, 2005.**